

Ce qu'on appelle aujourd'hui la « postmodernité » s'est ouvert avec l'annonce d'une crise des valeurs sans précédent, en Occident. C'est le philosophe français Gilles Lipovetsky, qui en fit le diagnostic, en 1983, dans l'ouvrage intitulé *L'Ère du vide*. Cette crise, d'ordre moral et idéologique, se caractérise selon lui par le refus de toute transcendance, l'incapacité des individus à se situer dans une continuité historique, la perte du sens politique et surtout un narcissisme exacerbé. Désormais, les individus ne pourraient plus trouver de repères dans les systèmes politiques ou sociaux, qui étaient autrefois structurants, car ces systèmes seraient eux-mêmes en quête d'une nouvelle identité. En 1985, l'ouvrage de Marcel Gauchet *Le Désenchantement du monde*, parviendra à une conclusion similaire.

De nombreux signes laissent pourtant à penser que ce n'est pas le nihilisme des valeurs mais bien leur renouvellement, ou mieux, leur transformation, qui marquent les premières années du XXI^e siècle. L'essor des mouvements altermondialistes, le retour du religieux, le développement des solidarités, les courants « droits de l'homme », laissent clairement percevoir le retour de la morale et l'émergence de nouvelles transcendances. Le débat récent sur l'identité nationale et sur le respect des valeurs républicaines participent du renouvellement de cette problématique.

Historique

Au début du XX^e siècle, sous l'influence de mouvements politiques divers, la bourgeoisie veut travailler à la renaissance de l'esprit familial, et les associations qui militent en ce sens fleurissent alors : « Alliance nationale », « École des parents », « Ligue des mères de familles nombreuses », etc. La visite médicale prénuptiale est rendue obligatoire en 1942, la fête des mères est instituée à la même époque, sous Vichy. Toute une tradition va prôner en même temps le retour à la sociabilité de la société rurale, et promouvoir les valeurs, que résume la devise « travail, famille, patrie », exacerbées par la France de Vichy.

1976. Le mouvement *punk* fait son apparition aux États-Unis, puis au Royaume-Uni. Il se présente à la fois comme un genre musical nouveau et comme l'expression d'une révolte radicale contre les valeurs établies. Son nom proviendrait de l'anglais *punk*,

signifiant « sans valeur », et il fut souvent associé au nihilisme (slogan « *no future* ») mais aussi au dadaïsme, ainsi qu'aux mouvements anarchistes et alternatifs.

1982 : Création de la fête de la Musique, à l'instigation de Jack Lang, alors ministre de la Culture. Elle se produit le 21 juin de chaque année, premier jour de l'été. 1984 : Création de la fête du cinéma, marquée par des tarifs préférentiels à l'entrée des salles de cinéma. 1986 : Création de la fête des Grands-mères, célébrée le 1^{er} dimanche de mars.

2003. Le délitement des valeurs familiales se traduit par un accroissement continu du nombre des divorces en France. Le nombre annuel total des divorces était d'environ 20 000 en 1914 et d'environ 40 000 en 1970. Il a été de 122 666 en 2002 et de 141 257 en 2003.

2005. L'Observatoire des religions recense en France plus de 30 000 musulmans « convertis ». En ce qui concerne l'Église catholique, une enquête de 2004, menée par le Service national du Catéchuménat, en lien avec le centre d'études interdisciplinaires des faits religieux (CEIFR), chiffrait à 50 000 le nombre de personnes qui ont fréquenté l'Église catholique en France depuis dix ans, en vue d'y adhérer. Ces chiffres confirment le retour, en France, des valeurs religieuses.

2006. Afin de mieux faire connaître l'activité bénévole aux Français, le gouvernement a organisé la « première semaine de la citoyenneté », du 4 au 10 décembre 2006, avec en point d'orgue la journée mondiale du bénévolat le 5 décembre.

2008. Un sondage de février 2008, effectué par TNS media Intelligence (sondage *Ethicity*), montre que deux Français sur trois déclarent avoir changé leurs comportements en faveur du développement durable au cours des douze derniers mois précédant le sondage. Pour beaucoup, le souci du « bio » et le comportement « écologiquement responsable », font désormais partie des nouvelles valeurs que la société privilégie.

2009. En avril, 5 500 militants qui affirment aider les sans-papiers, (hébergement, soins, aide matérielle diverse, etc.), et qui se font eux-mêmes appeler les « aidants », organisent une grande opération médiatique. Ils se présentent aux portes des tribunaux et clament : « si la solidarité devient un délit nous demandons à être poursuivis ». Cette action s'inscrit dans un mouvement plus large, celui de la désobéissance civile, et en particulier ici à l'article L622-1 du code d'entrée et de séjour des étrangers, qui institue un « délit d'aide au séjour ».

2010. Lors de son discours du 30 juillet 2010 à Grenoble, le président Sarkozy affirme que « la cause de la délinquance est la permissivité et la démission ». Il annonce qu'il a proposé que la nationalité française puisse être retirée à « toute personne d'origine étrangère qui aurait volontairement porté atteinte à la vie d'un policier, d'un gendarme ou de toute autre personne dépositaire de l'autorité publique », et que l'acquisition de la nationalité ne soit plus automatique pour les mineurs délinquants. L'opposition réagit vivement à ces propos en dénonçant la stigmatisation d'une certaine frange de la population française.

Connaissances de base

Synthèse

Le verbe latin *valere* qui signifie « se bien porter, être en bonne santé » a donné le mot français *valeur*. Cette étymologie rappelle à quel point aujourd'hui comme hier la santé est la « valeur » suprême c'est-à-dire le bien le plus précieux. Pourtant, dans la langue classique du XVII^e siècle, un déplacement de sens s'opère : la valeur signifie alors principalement la vaillance, celle du guerrier et du combattant qui montre son courage et sa grandeur d'âme. C'est ce sens que l'on retrouve dans la célèbre tirade extraite du *Cid* de Corneille :

« Je suis jeune il est vrai mais aux âmes bien nées la valeur n'attend point le nombre des années ».

Ce sens va coexister avec un sens moral. Les valeurs, sont dans le langage de l'éthique, toujours des « valeurs morales », c'est-à-dire principalement le Bien et le Juste. C'est par rapport à cette acception que Nietzsche, au XIX^e siècle, va s'interroger dans la *Généalogie de la morale* sur l'origine des valeurs du bien et du mal, puis militer pour une « transvaluation de toutes les valeurs ».

Mais c'est avec l'explosion des sciences économiques que le mot *valeur* prendra une signification réellement nouvelle. La valeur désigne, dans ce contexte, le prix que l'on consent à verser pour un bien ou un service. On distinguera ainsi la valeur d'échange et la valeur d'usage. Et lorsque Karl Marx élabore, au XIX^e siècle, sa fameuse théorie de la plus-value, il décrit un mécanisme par lequel le capitaliste ne verse à l'ouvrier qu'un salaire de subsistance, pour le seul renouvellement de la force de travail, et empêche la valeur ajoutée que le travail procure à la matière transformée. C'est donc autour d'un vocabulaire principalement moral et économique que le mot valeur acquiert droit de cité, avant de s'affaiblir pour désigner progressivement les « choses importantes de la vie ». La valeur désigne alors, dans ce sens trivial, ce qui a un prix, au sens de « ce qui vaut la peine ». De fait, la question « à quoi donne-t-on de la valeur ? » finit par équivaloir aux questions : « Qu'est-ce qui vaut la peine d'être fait ou d'être acquis ? À quoi, à qui peut-on et doit-on consacrer sa vie ? »

Ces dernières questions rencontrent alors celle du bonheur et de l'indétermination de ses conceptions. Il est en effet bien téméraire de prétendre dresser le panorama des valeurs de l'individu, tant celles-ci peuvent varier d'une personne à l'autre. Pourtant la société de consommation, à partir des années soixante, s'est chargée de nous dire ce qui valait la peine d'être vécu ou possédé, en imposant des valeurs consuméristes : le bonheur, a-t-on dit, est « dans les choses », c'est-à-dire dans la consommation effrénée des biens matériels, dans un matérialisme forcené. Par cette idéologie, la thématique du plaisir s'est confondue avec celle du bonheur. Le plaisir issu de la jouissance des biens matériels a été érigé en valeur suprême, conduisant à une rupture avec la définition antique du bonheur conçu comme plénitude et comme maximum de bien-être moral dans le présent et le futur. Nous serions aujourd'hui dans l'ère de l'hédonisme,

qui se conjugue aussi bien avec l'individualisme du nouveau siècle qu'avec les progrès technologiques qui en diversifient les modalités.

L'individualisme et la crise des valeurs

De multiples causes peuvent expliquer la crise des valeurs qui a suivi, en France, la période des Trente Glorieuses (1946-1976).

1. La course à la consommation qui a caractérisé cette période a centré l'individu sur lui-même et sa jouissance personnelle. Les mots d'ordre qui ont marqué mai 1968 ont glorifié l'individu, sa liberté, sa jouissance : « il est interdit d'interdire », « sous les pavés la plage », « jouissez sans entraves » sont parmi les plus connus et les plus significatifs.
2. Mais la crise économique qui s'ensuit, après le premier choc pétrolier de 1974, n'a pas recentré l'individu sur des valeurs de partage, malgré l'éphémère contestation de la société de consommation qu'a pu incarner, à la fin des années soixante, le mouvement *hippy*. Celui-ci prônait en effet la recherche d'une vie plus spirituelle et le partage de la vie communautaire.

Au cours des années 1980, une nouvelle forme d'individualisme est toutefois apparue, liée à la remise en cause de l'intervention de l'État dans la vie sociale et économique. On redécouvre alors les vertus du libéralisme incarné par l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher en Grande-Bretagne et Ronald Reagan aux États-Unis. L'effondrement des sociétés socialistes, au début des années 1990, renforce ce mouvement et marque la volonté de rompre avec toutes les formes de totalitarisme et d'idéologies collectives.

Perte du sens politique, crise de la citoyenneté, crise de la famille, affaissement de la religion marquent cette période, où tout ce qui peut produire des valeurs semble se dissoudre. Il n'y a plus de valeur-refuge, sinon celle que constitue la préoccupation de son Moi, pour un individu qui souffre d'un déficit de communication, alors même que les médias n'ont jamais été aussi puissants ni aussi présents.

10

Gilles Lipovetsky a tenté d'analyser dans *L'Ère du vide* (1983), les contours de ce « nouvel individualisme », celui des années 1980. Il écrit : « Obsédé par lui seul, à l'affût de son accomplissement personnel et de son équilibre, l'individu fait obstacle aux discours de mobilisation de masse. Les appels au risque et à l'aventure politique restent sans échos ».

L'individualisme « forcé » que constitue la solitude subie par un nombre croissant de personnes au sein de nos sociétés modernes de plus en plus anonymes, est l'un des autres aspects de la question. Les statistiques nous apprennent ainsi que le pourcentage d'hommes ou de femmes vivant seuls est passé de 6,4 en 1968 à 12,2 en 2000. Les liens sociaux se sont distendus, au sein même de la structure de base de la sociabilité humaine, la famille. Ce phénomène touche aussi de nombreuses personnes âgées, laissées à l'abandon, comme nous l'a montré la canicule de l'été 2003, où plus de 15 000 d'entre elles sont mortes, parfois dans l'isolement le plus total. Les « repas de quartier » organisés une fois l'an à Paris, pour que les habitants d'une cité se parlent

enfin, paraît à ce titre louable mais bien dérisoire. Dans la logique moderne du repli sur soi, du *cocooning*, l'autre devient une figure problématique. Nous ne savons plus nous accomplir contre l'autre, et pas davantage à travers lui. À la place de cet accomplissement règne ce nouveau visage de la violence sociale qu'on appelle l'indifférence à autrui.

Le terme « cocooning », précisément, évoque cette attitude consistant à se trouver si bien chez soi qu'on n'est guère poussé à en sortir excepté pour les nécessités vitales. Le chez soi devient un cocon protecteur, et le monde extérieur est d'emblée perçu comme menaçant. Le premier auteur à avoir prévu une attitude généralisée de cocooning dans le futur de l'humanité semble être le romancier britannique E.M. Forster (1879-1970), dans sa nouvelle de science-fiction *The machine stops*. Il y imagine une humanité dont chaque individu vit à demeure dans sa cellule hexagonale, peu désireux de contacts humains directs ou de voyages, et qui ne communique que par le truchement d'appareils électroniques. L'humanité que décrit Forster court irrémédiablement à sa perte, parce que les systèmes de communication fonctionnent de plus en plus mal, et que ces dysfonctionnements se produisent dans l'indifférence générale. Peut-on dire que l'essor des nouvelles technologies de l'information qui caractérise le début de notre XXI^e siècle (visioconférence, internet, *chat*, appareils multimédias divers) donne raison à cette vision prophétique du futur ?

L'égoïsme généralisé

Le caractère inédit de la société contemporaine, caractérisée, on l'a vu, par un individualisme inconnu des sociétés anciennes, est un objet de choix pour les sociologues contemporains. Les sociologues ont beaucoup insisté ces dernières années sur le fait suivant : autrefois, la source des normes et des valeurs sociales était toujours extérieure à l'individu, et provenait du groupe, qui définissait la position et le statut respectif de chacun. Aujourd'hui au contraire, dans la société occidentale, frappée par ce que Marcel Gauchet a nommé le « désenchantement du monde », c'est-à-dire le déclin des valeurs religieuses, l'individu ne reconnaît plus aucune autorité supérieure et sacralisée.

Les sociétés anciennes se caractérisaient par leur « holisme » selon l'expression de Louis Dumont, c'est-à-dire par une logique interne dans laquelle le tout (la société) définissait la place de chaque élément selon une certaine structure hiérarchique (systèmes des castes en Inde, hiérarchies des ordres — clergé, noblesse, tiers état — dans l'Ancien Régime en Europe). La société occidentale moderne est, elle, dominée par des valeurs d'égalité et de liberté, caractéristiques de l'individualisme. Dans cette perspective, l'individualisme anarchiste ou l'individualisme libéral ne sont que des variantes d'un individualisme beaucoup plus profond qui caractérise l'ensemble de nos sociétés occidentales. Cet individualisme se conjugue avec une « idéologie de la vérité » que le sociologue Raymond Boudon a tenté de dénoncer dans son ouvrage *L'Art de se persuader, des idées douteuses, fragiles ou fausses* (Fayard, 1990). Selon lui, l'idée dominante à la fin du XX^e siècle, est celle qui consiste à croire qu'il n'y a pas de vérité absolue, que « tout est relatif », et par conséquent que tout se vaut. Nul ne pourrait être

jugé à l'aune de valeurs transcendantes, et les individus refuseraient d'être définis par des codes extérieurs à eux. Dans cette perspective, il n'y a plus d'évolution morale, il n'y a que des « involutions », c'est-à-dire des changements par rapport à des normes toujours intérieures, propres à chacun et à sa subjectivité.

Michel Houellebecq décrit dans son premier roman *Extension du domaine de la lutte*, publié en 1994, les signes de ce « vide intérieur », de cette absence de morale et de cette misère affective qui caractériseraient l'homme contemporain. Il y dépeint une société où domine le culte de l'argent-roi, de l'individualisme forcené, de l'égoïsme généralisé, de l'irresponsabilité revendiquée, mais aussi la peur de l'amour, « ce sentiment d'exclusivité, de dépendance », et la recherche éperdue de la jouissance immédiate qui est l'une des formes du déni de la mort. En définitive Houellebecq décrit l'effondrement de notre civilisation, dans laquelle « les relations humaines deviennent progressivement impossibles ». L'auteur présente lui-même ce roman comme « une théorie complète du libéralisme, qu'il soit économique ou sexuel ».

Ce roman décrit en effet l'histoire d'un cadre moyen, âgé de trente ans, analyste-programmeur dans une société informatique. Malgré un bon salaire, (2,5 fois le SMIC), celui-ci n'attire pas les femmes. Ce célibataire n'a ni charme ni beauté, et il ne correspond pas « à ce que les femmes recherchent en priorité sur le marché du sexe ». On ne connaît pas son nom et personne ne semble s'en soucier. Lui-même oscille entre de fréquents accès dépressifs et un souci de détachement voulu, accompagné d'un certain humour désabusé. Dans les « jeux sociaux », il est totalement disqualifié mais il se révèle être un spectateur perspicace de cette partie de faux-semblants qui constitue la vie moderne. La société française est en effet « inhumaine », car elle est le lieu d'une lutte incessante et quotidienne de tous pour obtenir un peu de plaisir, un peu d'amour, un peu d'argent. Sous l'influence du modèle libéral, cette lutte s'étend à tous les aspects de la vie humaine. Les moindres de nos gestes corrigent notre position dans la société humaine à la hausse ou à la baisse, par rapport à ces objectifs.

12

Pour un déplacement professionnel en province, le narrateur fait équipe avec l'un de ses collègues, Raphaël Tisserand. « Tisserand ne pense qu'à draguer », mais n'obtient jamais le moindre succès car il est très laid et totalement dépourvu du charme qui pourrait le rendre attrayant malgré cela. L'autre l'observe, il est témoin de ses échecs, parle avec lui, et théorise : « Le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. Sur le plan économique, Raphaël Tisserand appartient au camp des vainqueurs ; sur le plan sexuel, à celui des vaincus. Certains gagnent sur les deux tableaux ; d'autres perdent sur les deux. »

Raphaël Tisserand est victime du système de valeurs en vigueur, qui met l'accent sur les apparences, sur la performance. Lorsqu'il le voit désespéré, exaspéré de frustration, le héros du roman, qui souffre, lui aussi, l'encourage à se révolter ; mais, tout aussi désemparé que Tisserand, il ne trouve pas d'autre issue à lui suggérer que de « se lancer dans la carrière du meurtre » : puisque tu ne pourras jamais posséder le corps

de ces filles, lui dit-il, possède ce qu'il y a de plus précieux en elles : leur vie. « Peut-être même pourras-tu, avant leur sacrifice, obtenir d'elles quelques savoureuses gâteries ; un couteau, Raphaël, est un allié considérable ».

Bilan de l'actualité

Valeurs religieuses contre valeurs laïques

La réintroduction de la question de la laïcité à l'école a fait resurgir en France les oppositions idéologiques et religieuses qui sont celles du monde. La question du port du foulard islamique en milieu scolaire, et l'exclusion en 1989 de trois élèves d'un collège de Creil qui refusaient de l'enlever, ont en effet symbolisé le point de départ d'un « retour du religieux » et corrélativement d'un repli sur les valeurs communautaires, d'une partie de la population française. Le « réveil du religieux » s'est fait sentir au sein de toutes les églises, souvent sur la base de trajectoires individualisées. Ainsi par exemple, les « nouveaux catholiques », comme on les a parfois appelés, sont des adultes qui ont adopté la démarche volontaire de suivre un parcours d'initiation qui devait les conduire au baptême.

Les groupes religieux se sont alors progressivement transformés en communautés de ressourcement et d'engagement, en lieux de forte revendication identitaire, jouant un rôle social, culturel et éducatif indéniable, en particulier dans les banlieues.

Face à l'éclatement de la famille et au désœuvrement, beaucoup de jeunes, notamment ceux issus de l'immigration, ont trouvé des repères et des valeurs que la société laïque ne parvenait pas à leur donner. Mais ces valeurs, distinctes des valeurs républicaines, dessinent désormais un paysage éclaté. Au lieu de l'universalisme des valeurs républicaines, on a assisté à une crise des valeurs communes, ce type de crise que le sociologue allemand Max Weber avait appelé au siècle dernier la « guerre des dieux », c'est-à-dire le conflit des systèmes de valeurs dans la cité.

Ce conflit du système des valeurs s'est souvent cristallisé autour de la question du statut de la femme dans l'islam, et plus récemment autour du port de la burqa, mais il a aussi alimenté les divers débats de société qui ont marqué la dernière décennie : la question de l'avortement, de l'euthanasie, de la polygamie, du mariage des homosexuels, ainsi que les limites de la liberté de la presse, notamment en matière de caricature religieuse. Les prises de position de l'association « Ni putes ni soumises » ont souvent réactivé les oppositions entre morale religieuse et morale laïque. Ainsi le 17 juin 2009, Sihem Habchi, présidente de cette association, a-t-elle explicitement soutenu le débat parlementaire qui s'est ouvert sur la question de la burqa, voyant en celle-ci « le symbole de l'oppression sur les femmes par ceux qui luttent contre la mixité ». Alors que le philosophe français Emmanuel Lévinas avait fait de l'expérience du visage de l'autre le fondement de la relation éthique, le voile intégral islamique paraît nier ce fondement puisqu'il cache la possibilité même de cette expérience.

Les nouvelles valeurs du couple

Un autre grand domaine, celui du couple, a connu au cours des dernières années du XX^e siècle de profondes transformations, en partie en raison du triomphe des valeurs véhiculées par le mouvement féministe. Ces valeurs ont guidé la lutte contre la discrimination des femmes, car malgré l'accès à l'avortement, le droit de vote, l'accès de mieux en mieux accepté dans certains métiers réservés aux hommes (chauffeurs de bus, de camions, aviatrices, pompiers etc.), des progrès étaient à accomplir dans le domaine de la parité politique et dans celui d'une égalité de traitement au niveau des salaires. Les associations féministes ont été particulièrement attentives en France à tout ce qui, à l'école, au cinéma, dans les médias, pouvait porter atteinte à la dignité de la femme et à son image. La publicité, au contenu fortement érotisé, a fait l'objet d'une vigilance particulière et certaines affiches jugées dégradantes pour les femmes ont été retirées, après avoir soulevé les protestations de certaines associations.

Mais le couple a changé de nature. Le mariage, autrefois très codifié, arrangé, planifié de longue date, a cessé d'être une « valeur ». Cela signifie que de plus en plus de couples lui ont préféré l'union libre et l'authenticité d'une relation fondée sur la seule force des sentiments et non sur les engagements liés à un contrat. En outre, pendant longtemps, en Occident, les hommes et les femmes n'étaient guère libres du choix de leur compagnon. Les intérêts économiques (la dot), et la notion d'équilibre social (mariage entre gens de même classe sociale), conditionnaient pour une bonne part le choix respectif du conjoint. En même temps, la tradition judéo-chrétienne avait fait du mariage un lien sacré, un « sacrement », qu'il ne fallait en aucun cas rompre, car, disait-on, ce que Dieu a uni, l'homme ne le peut le désunir.

Désormais les couples rejettent les choix imposés et se fient à l'ivresse du « coup de foudre », et au hasard des rencontres. Les nouvelles valeurs du couple sont donc aujourd'hui essentiellement « hédonistes », au sens où le mariage est d'abord devenu un lien moral entre deux personnes, celui de deux volontés qui veulent vivre ensemble, et non plus un lien sacré. La qualité relationnelle des rapports entre conjoints, et non plus les seuls intérêts économiques liés aux problèmes de succession, est devenue centrale. Ce sont les sentiments et les affects qui vont cimenter le couple, et la stabilité de la structure familiale va dépendre de celle, toujours très hypothétique, de l'amour et du plaisir d'être avec l'autre.

Le jeunisme et ses valeurs

Le néologisme *jeunisme* désigne un culte des valeurs associées à la jeunesse, comme la beauté ou la performance sportive, phénomène caractéristique des dernières décennies. Alain Finkielkraut en a analysé les éléments dans *La Défaite de la pensée*, en décrivant cette étrange inversion des valeurs qui aujourd'hui transforme les *jeunes* en modèle de référence par les adultes eux-mêmes : « Il y a moins d'un siècle... celui qui voulait s'élever était obligé d'avoir recours à tous les déguisements pour paraître plus vieux qu'il n'était. De nos jours au contraire, la jeunesse constitue l'impératif catégorique de toutes les générations ; quant aux Anciens, ils ne sont pas honorés en raison